Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 59 (1921)

Heft: 15

Artikel: Mots d'enfants

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-216346

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 23.11.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

AUX JOUVENCELLES DE CHEZ NOUS

Vous désirez paraître belles.
Nous le savons, Mesdemoiselles,
C'est là votre péché mignon;
N'allez pas vous écrier : « non! »
Car ce seraient peines perdues,
Vous ne seriez pas entendues.
Puis : être jolie, est-ce mal?
Du tout, ce n'est point immoral :
La beauté vous donne vos charmes
Après vos sourires, vos larmes.
Je m'érige en prédicateur,
Je suis gentil, n'ayez pas peur;
Je vous permets d'être coquettes,
D'aimer les chiffons, les toilettes.
Mais ayez donc par-dessus tout
Un peu de cœur, un peu de goût.

On peu de cœur, un peu de gout.

Vous me le permettez, je pense,
C'est par le goût que je commence.

Auriez-vous songé, par hasard
Qu'un visage couvert de fard,
Qu'une figure bien poudrée,
Qu'une bouche très colorée,
Que des cils et des cheveux teints,
Que des cils et des cheveux teints,
Que tout ce barbouillage, en somme,
Vous fait trouver belles de l'homme?

Vous direz: «Au village, non,
Mais... à la ville c'est selon.»

Eh bien! moi, je suis de Lausanne,
Et réponds que la colophane
Dont vous vous enduisez parfois
Dégoûte de votre minois.

Je suis de la ville, et proclame Qu'on préfère une simple femme D'un teint simplement naturel, Au coloris artificiel Sur lequel rarement on ose De crainte d'en ôter le rose Y mettre un baiser, même prompt, Qui laisserait un petit rond Dans la couleur et dans la poudre. Le Vaudoise qui se saupoudre Devrait le faire sagement Ou ne jamais prendre d'amant, A moins d'en posséder un sage, Ayant la vertu, le courage Le soir de ne pas déposer La... sur vetre joue, un baiser.

Causons maintenant du costume:
Un grand décolletage enrhume,
Que ne le portez-vous petit,
Puisque personne l'interdit!
Si le talon haut vous torture,
Si la marche vous semble dure,
Que diable! ne vous gênez pas;
Trottez avec des talons bas!
Vos pieds ne seront plus difformes,
Vos corps n'en seront pas moins
Aimez le costume vaudois, [droits! Qu'on vous grime avec tant de soin;
Mettez-le, toutes les personnes
Là-dedans vous trouvent mignonnests.
A vous croquer sous vos bonnets.

Cest d'almer toujours et souffrir.

Ne sovez point des automates.
Sovez des femmes délicates,
Ayez du goût, ayez du œur,
Car nous adorons la pâleur
Cu'un chagrin vous occasionne,
Ou bien le rose que vous donne
En vous offleurant, le plaisir.
Délaissez l'ignoble désir
Latt jeunes, pas n'est besoin
Un tableau vaut-il la nature?
Mais non! croyez-moi, sans peinture,
Salvez du goût, ayez du œur,
Car nous adorons la pâleur
Cu'un chagrin vous occasionne,
Ou bien le rose que vous donne
En vous offleurant, le plaisir.
Délaissez l'ignoble désir
Un tableau vaut-il la nature?
Un tableau vaut-il la nature?
Salvez du goût, ayez du œur,
Car nous adorons la pâleur
Cu'un chagrin vous occasionne,
Ou bien le rose que vous donne
En vous offleurant, le plaisir.
Délaissez l'ignoble désir
Un tableau vaut-il la nature?
Un tableau vaut-il la nature?
Salvez du goût, ayez du œur,
Car nous adorons la pâleur
Cu'un chagrin vous occasionne,
Ou bien le rose que vous donne
En vous offleurant, le plaisir.
Délaissez l'ignoble désir
Un tableau vaut-il la nature?
Un tableau vaut-il la nature?
Vous êtes plus belles. — J'ai dit.
André MARCEL.

Quand l'amour tressaille en vos âmes Vous êtes plus aimables femmes Que lorsqu'au cœur vous n'avez rien. La passion vous sied fort bien, Abandonnez les moqueries Pour redevenir attendries; Ils sont plus doux, plus gracieux Humectés par les pleurs, vos yeux Comme d'une rosée, humides. Ils sont plus beaux que ces yeux vioù se pavane la froideur, [des On ne passent ni la douleur, Ni l'éclair d'une joie ardente, Où l'on sent que l'ame est absente. Le vrai moyen de s'embellir C'est d'aimer toujours et souffrir.

téte rentrée dans les épaules, il restait là, silencieux. Tout en lui était lassitude et désespoir. Et c'était là un contraste tel avec l'air de satisfaction du cousin Jules, la magnificence de ce soir d'été que quiconque aurait été surpris qui n'eût pas su le pourquoi de cette tristesse ou qui n'eut pas compris ce que disait Jean-Abram:

Crois-moi, Pierre, le mal n'est pas si grand. Tu as dû vendre, soit, mais ton bien reste dans ta famille. Jules saura le faire valoir, c'est quelque chose, ça, pour un vieux paysan comme toi! Tu as vendu bon prix, c'est quelque chose aussi; tu peux te retirer avec ta femme ...

— Où? — N'importe où... Ah! c'est clair, si tes fils étaient restés au village, à la terre, comme ceux de Jules, tu n'aurais pas dû vendre...

Un silence lourd, lourd, pesa, puis Jean-Abram reprit :

- Alors, tu t'en vas toujours demain?

Ah! oui. Ca me coûterait trop de voir ça : cette moisson qui n'est plus à moi rentrée dans cette grange qui n'est plus à moi. Oui, je pars demain... Et après tout, tu as raison. Pourquoi me faire du chagrin ?... La terre reste au cousin, oui, mais c'est un Verney, lui aussi, et puis... je me reposerai, j'en ai besoin... comme un vieux... comme une sale bête de pauvre vieux!

Et Pierre, brusquement, se leva, secoua la tête, fit deux pas, lança: «Et puis quoi? C'est la vie!» et entra à l'écurie.

- C'est la vie, Pierre, oui... Mais tu n'avais pas mérité celle-la.

Jean-Abram s'approcha tout contre la porte de l'écurie, écouta et, bourrant sa pipe, pensa : « Pleure, pauvre ami, ça soulage... » et s'en alla, se répétant : « Non, il n'avait pas mérité ça! »

Le lendemain, à la première heure, comme Jules Verney arrivait aux Larrets par quoi on allait commencer, sa surprise ne fut pas mince d'y trouver Pierre aiguisant sa faulx.

- Alors ?... Tu ne pars pas ce matin ?

- Non.

- Pourquoi ?

- Je ne peux pas... Cette moisson, ces blés que j'ai semés, il faut que je sois de la récolte... Ça te donnera un coup de main et puis... m'en aller aujourd'hui, vois-tu, je ne pourrais pas, non, je ne pourrais pas... Ça ne te fait rien?

- Au contraire. Tu sais, je te l'ai dit, tu es chez

moi comme chez toi. - Oui... Tu me l'as dit.

Et, farouche, Pierre Verney se mit à faucher.

Sauf les quelques minutes qu'il consacra au repas, toute la journée il faucha, à grands coups de faulx, sans répit, sans un mot. Il fit l'ouvrage de deux robustes ouvriers.

Le soir, silencieux toujours, il rentra, mangea la soupe à la hâte, puis : bonsoir, et se coucha.

Le cousin est tout drôle, remarqua la femme de Jules.

Le jour suivant, on ramassa.

Comme la veille, Pierre était là, acharné, liant des gerbes énormes, soufflant, suant, mais sans un instant d'arrêt, sans qu'une parole sortît de ses lèvres, sauf, de temps à autre : « Fait chaud., J'ai soif. » Il buvait un coup de piquette et se remettait au travail.

A six heures du soir, il restait de quoi faire une gerbe, mais grosse comme deux.

Jules prit un lien, mais, suppliant, Pierre s'approcha de lui:

- Dis; laisse-moi lier cette dernière... demain je pars... alors...

- Fais!

Pierre se pencha sur la gerbe, prit le lien aux deux bouts, en entoura la gerbe et tira, tous les muscles bandés à sauter, et : han! han! han!

Soudain, il y eut une stupeur. On avait vu Pierre Verney se dresser, la gerbe liée, étendre les bras d'un geste immense, comme s'il avait voulu embrasser toute cette terre qui avait été à lui, et retomber en arrière, lourdement, brutalement.

Après une hésitation, Jules s'approcha. Pierre Verney était mort.

C. Amstein. Mort d'avoir perdu sa terre.

LE MAJOR DAVEL

Voix de la campagne.



UOIQUE les déplacements soient difficiles maintenant, par le temps qui court (on n'a ma foi plus vingt ans et ces « bougre » de

ne brillent ni par le nombre ni par leur rapidité), nous nous sommes quand même décidés, mon voisin Branet et moi, à aller dimanche, en marinée, assister à la représentation du Major Davel. C'est « La Muse », une société dramatique de Lausanne, qui interprète ce drame historique, et on peut dire sans restriction aucune qu'elle s'en tire de main de maître. On avait vu jouer cette même pièce il y a une trentaine d'années à Gingins par les Divorne du Muids, on avait trouvé cela bien beau, mais ce n'était pas à comparer comme richesse de décors, de costumes et d'interprétation avec ce qu'on a vu dimanche. Branct a pleuré à chaudes larmes, et je crois bien qu'il n'a pas été le seul, seulement, on ne veut pas qu'il soit dit...

On nous a présenté un Davel, je ne veux pas vous dire authentique (parce que je crains de vous faire rire et qu'on ne doit pas plaisanter sur la personnalité de notre héros national), mais une image bien fidèle et bien vraie du Davel que nous ont fait connaître nos grand-pères, de cette belle et noble figure qu'autrefois, il y a déjà longtemps, alors que nous étions sur les bancs de l'école, on nous a appris à aimer et dont on veut vénérer la mémoire!

Les années ont passé; la personnalité du noble martyr ne s'est ni effacée ni altérée dans le cœur de tous les Vaudois. Certaines gens ont bien voulu essayer d'établir des comparaisons, de faire du héros un simple conspirateur ou un vulgaire mécontent, un ambitieux, que sais-je encore! Ils n'y ont pas réussi, parce que le souvenir demeure, parce que Davel ne peut pas être comparé, parce qu'une telle noblesse de caractère et un tel dévouement pour son pays ne se rencontrent plus aujourd'hui. Davel restera Davel! et c'est la thèse qui a été admirablement bien soutenue dans cette pièce.

Quant aux acteurs, nous leur adressons nos plus chaudes félicitations. Sans être fin connaisseur, on a quand même son jugement et on sait se rendre compte si ça va ou si ça ne va pas! Eh bien! on peut dire carrément : ça va et même très bien, et à tous les points de vue. Je n'ai pas l'honneur de connaître ces dames et ces messieurs les interprètes, mais je puis bien leur faire savoir qu'ils nous ont procuré une grosse émotion et un gros plaisir. On ne regrette certes pas son voyage à Lausanne!...

Mots d'enfants. - Dans le livre d'histoire biblique, Alice a lu : « Les Israëlites ne pouvaient entrer dans le Temple sans que leurs oreilles tintent...: Le lendemain elle récite sa leçon en classe et, d'une voix assurée, déclare que « les Israëlites devaient se faire teindre les oreilles pour oser entrer dans le Temple. »



LA DERNIÈRE MOISSON

A G. Abetel, A. Curchod et L. Desoche.

ETAIT l'août flamboyant d'une belle et bonne année. Les blés mûrs resplendissaient aux derniers feux du jour et, de leurs taches vermeilles, faisaient du pied du Jura une mozaïque de teintes et de reflets d'une grande richesse. On allait moissonner. Demain? Après-demain?

Et l'on se réjouissait au village en supputant le

nombre de gerbes que l'on engrangerait et la qualité du grain qu'elles fourniraient. Il y avait assez longtemps qu'elle se faisait attendre, la belle année! Les sept vaches maigres avaient suffisamment vécu, elles et leurs rejetons; au tour 'des grasses!

Tout était prêt. Des liens à profusion; les chars remis en état : dame, il y aurait du poids à porter! les moissonneurs pleins d'entrain; la piquette en suffisance; enfin tout, quoi!

Alors quand ?... Demain ? Après-demain ?

Sur le banc, devant la maison, Pierre Verney, son cousin Jules Verney et le voisin Jean-Abram, les yeux sur les champs dorés, devisaient.

- On a le temps, disait Jules, après-demain, un jour de soleil de plus aura muri les blés. Si la grêle ne s'en mêle pas, rétorqua Pierre.

Oh! la grêle! Regarde-moi ce ciel! Jean-Abram, secouant le fond de sa pipe sur le

banc, parla:

Ne remets pas au lendemain... C'est vite fait, allez! Je me souviens qu'en septante-quatre, à Riolaz où j'étais domestique, on a perdu au moins... oh! ma foi, même davantage, parce que le patron avait remis le fauchage au lendemain. Il faisait pourtant un temps comme ces jours... Mais va chercher! En une nuit, tout versé, vidé, fauché, quoi! M'est avis qu'il faut se dépêcher pendant que tout va bien.

- La grêle n'est pas encore là, ni la pluie et ni le vent, répondit Jules.

- N'empêche; donne tes ordres pour demain, conseilla Pierre.

- Au fond, pourquoi pas?

Et, de son pas lourd, la taille haute, le contentement marqué sur toute sa figure, Jules Verney ren-

Son cousin Pierre resta avec Jean-Abram, poursuivant la conversation à phrases courtes entrecoupées de silences, sauf lorsque Jean-Abram monologuait ce qui, chez lui, était une habitude chère.

Pierre le laissait discourir. Abattu, l'œil fixe, la